

PIERRE MICHON

**Vies
minuscules**

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1984.*

à *Andrée Gayaudon*

*Par malheur, il croit que les petites
gens sont plus réels que les autres.*

André Suarès

Vie d'André Dufourneau

Avançons dans la genèse de mes prétentions.

Ai-je quelque ascendant qui fut beau capitaine, jeune enseigne insolent ou négrier farouchement taciturne? À l'est de Suez quelque oncle retourné en barbarie sous le casque de liège, jodhpurs aux pieds et amertume aux lèvres, personnage poncif qu'endossent volontiers les branches cadettes, les poètes apostats, tous les déshonorés pleins d'honneur, d'ombrage et de mémoire qui sont la perle noire des arbres généalogiques? Un quelconque antécédent colonial ou marin?

La province dont je parle est sans côtes, plages ni récifs; ni Malouin exalté ni hautain Moco n'y entendit l'appel de la mer quand les vents d'ouest la déversent, purgée de sel et venue de loin, sur les châtaigniers. Deux hommes pourtant qui connurent ces châtaigniers, s'y abritèrent sans doute d'une averse, y aimèrent peut-être, y rêvèrent en tout cas, sont allés sous de bien différents arbres travailler et souffrir, ne pas assouvir leur rêve, aimer peut-être encore, ou simplement mourir. On m'a parlé de l'un de ces hommes; je crois me souvenir de l'autre.

Un jour de l'été 1947, ma mère me porte dans ses bras, sous le grand marronnier des Cards, à l'endroit où l'on

voit déboucher soudain le chemin communal, jusque-là caché par le mur de la porcherie, les coudriers, les ombres; il fait beau, ma mère sans doute est en robe légère, je babille; sur le chemin, son ombre précède un homme inconnu de ma mère; il s'arrête; il regarde; il est ému; ma mère tremble un peu, l'inhabituel suspend son point d'orgue parmi les bruits frais du jour. Enfin l'homme fait un pas, se présente. C'était André Dufourneau.

Plus tard, il dit avoir cru reconnaître en moi la toute petite fille qu'était ma mère, pareillement infans et débile encore, quand il partit. Trente ans, et le même arbre qui était le même, et le même enfant qui était un autre.

Bien des années plus tôt, les parents de ma grand-mère avaient demandé que l'assistance publique leur confiât un orphelin pour les aider dans les travaux de la ferme, comme cela se pratiquait couramment alors, en ce temps où n'avait pas été élaborée la mystification complaisante et retorse qui, sous couvert de protéger l'enfant, tend à ses parents un miroir flatteur, édulcoré, somptuaire; il suffisait alors que l'enfant mangeât, couchât sous un toit, s'instruisît au contact de ses aînés des quelques gestes nécessaires à cette survie dont il ferait une vie; on supposait pour le reste que l'âge tendre suppléait à la tendresse, palliait le froid, la peine et les durs travaux qu'adouçissaient les galettes de sarrasin, la beauté des soirs, l'air bon comme le pain.

On leur envoya André Dufourneau. Je me plais à croire qu'il arriva un soir d'octobre ou de décembre, trempé de pluie ou les oreilles rougies dans le gel vif; pour la première fois ses pieds frappèrent ce chemin que plus jamais ils ne frapperont; il regarda l'arbre, l'étable, la façon dont l'horizon d'ici découpait le ciel, la porte; il regarda les visages nouveaux sous la lampe, surpris ou émus, souriants ou

indifférents; il eut une pensée que nous ne connaissons pas. Il s'assit et mangea la soupe. Il resta dix ans.

Ma grand-mère, qui s'est mariée en 1910, était encore fille. Elle s'attacha à l'enfant, qu'elle entoura assurément de cette fine gentillesse que je lui ai connue, et dont elle tempéra la bonhomie brutale des hommes qu'il accompagnait aux champs. Il ne connaissait ni ne connut jamais l'école. Elle lui apprit à lire, à écrire. (J'imagine un soir d'hiver; une paysanne jeune en robe noire fait grincer la porte du buffet, en sort un petit cahier perché tout en haut, « le cahier d'André », s'assied près de l'enfant qui s'est lavé les mains. Parmi les palabres patoises, une voix s'anoblit, se pose un ton plus haut, s'efforce en des sonorités plus riches d'épouser la langue aux plus riches mots. L'enfant écoute, répète craintivement d'abord, puis avec complaisance. Il ne sait pas encore qu'à ceux de sa classe ou de son espèce, nés plus près de la terre et plus prompts à y basculer derechef, la Belle Langue ne donne pas la grandeur, mais la nostalgie et le désir de la grandeur. Il cesse d'appartenir à l'instant, le sel des heures se dilue, et dans l'agonie du passé qui toujours commence, l'avenir se lève et aussitôt se met à courir. Le vent bat la fenêtre d'un rameau décharné de glycine; le regard effrayé de l'enfant erre sur une carte de géographie). Il n'était pas dépourvu d'intelligence, sans doute disait-on qu'il « apprenait vite »; et, avec le bon sens lucide et intimidé des paysans de jadis qui rapportaient les hiérarchies intellectuelles aux hiérarchies sociales, mes aïeux, sur de vagues indices, élaborèrent pour rendre compte de ces qualités incongrues chez un enfant de sa condition une fiction plus conforme à ce qu'ils tenaient pour le vrai : Dufourneau devint le fils naturel d'un hobereau local, et tout rentra dans l'ordre.

Nul ne sait plus s'il fut instruit de cette ascendance

fantasmagorique, issue de l'imperturbable réalisme social des humbles. Il importe peu : s'il le fut, il en conçut de l'orgueil et se promit de reconquérir ce dont, sans qu'il l'eût jamais eu, la bâtardise l'avait spolié; s'il ne le fut pas, une vanité prit possession de ce paysan orphelin élevé dans un vague respect peut-être, des égards inusités assurément, qui lui parurent d'autant plus mérités qu'il en ignorait la cause.

Ma grand-mère se maria; elle était son aînée d'à peine dix ans, et peut-être l'adolescent qu'il était déjà en souffrit-il. Mais mon grand-père, je le dirai, était jovial, accueillant, bon prince et paysan médiocre; quant à l'enfant, je crois avoir entendu ma grand-mère le dire, il était plaisant. Sans doute les deux jeunes hommes s'aimèrent-ils, le gai vainqueur du moment aux moustaches jaunes, et l'autre, l'imberbe, le taciturne, l'appelé en secret qui attendait son heure; l'élu impatient de la femme et l'élu calmement crispé d'un destin plus grand que la femme; celui qui plaisantait, et celui qui attendait que la vie lui permît de plaisanter; l'homme de terre et l'homme de fer, sans préjudice de leur force respective. Je les vois partir pour la chasse; leurs haleines dansent un peu puis sont avalées par la brume, leurs silhouettes s'effacent avant l'orée du bois; je les entends aiguïser leurs faux, debout dans l'aube de printemps, puis ils marchent et l'herbe se couche, et l'odeur croît avec le jour, s'exaspère avec le soleil; je sais qu'ils s'arrêtent quand vient midi. Je connais les arbres sous lesquels ils mangent et parlent, j'entends leurs voix mais je ne les comprends pas.

Puis une petite fille naquit, la guerre vint, mon grand-père partit. Quatre années passèrent, pendant lesquelles Dufourneau acheva de devenir un homme; il prit la petite fille dans ses bras; il courut avertir Élise que le facteur prenait le chemin de la ferme, amenant une des lettres,

ponctuelles et appliquées, de Félix; le soir à la lampe, il pensa aux provinces lointaines où le fracas des batailles rasait des villages qu'il dotait d'un nom glorieux, où il y avait des vainqueurs et des vaincus, des généraux et des soldats, des chevaux morts et des villes imprenables. En 1918, Félix revint avec des armes allemandes, une pipe en écume, quelques rides et un vocabulaire plus étendu qu'à son départ. Dufourneau eut à peine le temps de l'écouter : on l'appelait au service militaire.

Il vit une ville; il vit les chevilles des femmes d'officiers quand elles montent en voiture; il entendit de jeunes hommes qui effleuraient de leurs moustaches l'oreille de belles créatures faites de rires et de soie : c'était la langue qu'il tenait d'Élise, mais elle paraissait une autre tant ses indigènes en connaissaient les pistes, les échos, les roueries. Il sut qu'il était un paysan. Rien ne nous apprendra comment il souffrit, dans quelles circonstances il fut ridicule, le nom du café où il s'enivra.

Il voulut étudier, dans la mesure où les servitudes militaires le lui permettaient, et il semble qu'il y parvint, car c'était un bon garçon, capable, disait ma grand-mère. Il toucha des manuels d'arithmétique, de géographie; il serra dans son paquetage qui sentait le tabac, le jeune homme pauvre; il les ouvrit et connut la détresse de qui ne comprend pas, la révolte qui passe outre, et, au terme d'une alchimie ténébreuse, le pur diamant d'orgueil dont l'entendement éclaire, le temps d'un souffle, l'esprit toujours opaque. Est-ce un homme, un livre, ou, plus poétiquement, une affiche de propagande de la Marsouille, qui lui révéla l'Afrique? Quel hâbleur de sous-préfecture, quel mauvais roman enlisé dans les sables ou perdu en forêt sur d'interminables fleuves, quelle gravure du *Magasin pittoresque* où des hauts-de-forme luisants, noirs comme

elles et comme elles surnaturels, passaient triomphalement entre de luisantes faces, fit miroiter à ses yeux le continent sombre? Sa vocation fut ce pays où les pactes enfantins qu'on passe avec soi-même pouvaient encore, en ce temps-là, espérer d'accomplir d'éblouissantes revanches pourvu que l'on acceptât de s'en remettre au dieu hautain et sommaire du « tout ou rien »; c'était là-bas qu'il jouait aux osselets, dispersait les quilles indigènes et éventrait les forêts sous la boule de plomb d'un énorme soleil, misait et perdait cent têtes d'ambitieux couvertes de mouches sur les remparts d'argile des cités sahariennes, sortait avec éclat de Sa manche un brelan de rois blancs et, empochant Ses dés pipés d'ivoire et d'ébène ensachés de buffle, disparaissait dans les savanes, en pantalon garance et casque blanc, mille enfants perdus dans son sillage.

Sa vocation fut l'Afrique. Et j'ose croire un instant, sachant qu'il n'en fut rien, que ce qui l'y appela fut moins l'appât grossier de la fortune à faire qu'une reddition inconditionnée entre les mains de l'intransitive Fortune; qu'il était trop orphelin, irrémédiablement vulgaire et non né pour faire siennes les dévotes calembredaines que sont l'ascension sociale, la probation par un caractère fort, la réussite acquise qu'on doit au seul mérite; qu'il partit comme jure un ivrogne, émigra comme il tombe. J'ose le croire. Mais parlant de lui, c'est de moi que je parle; et je ne désavouerais pas davantage ce qui fut, j'imagine, le mobile majeur de son départ : l'assurance que là-bas un paysan devenait un Blanc, et, fût-il le dernier des fils mal nés, contrefaits et répudiés de la langue-mère, il était plus près de ses jupes qu'un Peul ou un Baoulé; il la parlerait haut et en lui elle se reconnaîtrait, il l'épouserait « du côté des jardins de palmes, chez un peuple fort doux » devenu peuple d'esclaves sur qui asseoir ces épousailles; elle lui

donnerait, avec tous les autres pouvoirs, le seul pouvoir qui vaille : celui qui noue toutes les voix quand s'élève la voix du Beau Parleur.

Son temps de service fini, il revint aux Cards – peut-être était-ce en décembre, peut-être y avait-il de la neige, épaisse sur le mur du fournil, et mon grand-père, qui dégageait les chemins à la pelle, le vit-il venir, de loin, leva la tête en souriant, chantonnant à part soi jusqu'à ce qu'il fût à sa hauteur – et annonça sa décision de partir, outre-mer comme on disait alors, dans le bleu brusque et le lointain irrémédiable : on saute le pas dans la couleur et la violence, on met son passé derrière la mer. Le but avoué était la Côte-d'Ivoire; un autre, flagrant aussi, la convoitise : cent fois, j'ai entendu ma grand-mère évoquer la superbe avec laquelle il aurait déclaré que « là-bas il deviendrait riche, ou mourrait » – et j'imagine aujourd'hui, ressuscitant le tableau que ma romanesque grand-mère avait tracé pour elle seule, redistribuant les données de sa mémoire autour d'un schème plus noble et bonnement dramatique qu'un réel pauvre dont l'aveu de roture l'eût lésée, tableau qui dut vivre en elle jusqu'à sa mort et s'orner de couleurs d'autant plus riches que la scène première, avec le temps et la surcharge du souvenir reconstruit, disparaissait – j'imagine une composition dans la manière de Greuze, quelque « départ de l'enfant avide » nouant son drame dans la grande cuisine paysanne que la fumée boucane comme un jus d'atelier et où, dans un grand souffle d'émoi qui défait les châles des femmes et exhausse les mains d'hommes frustes dans une gesticulation muette, André Dufourneau, fièrement campé contre une huche, le mollet saillant dans des bandes molletières ajustées et blanches comme un bas dix-huitième, tend de tout son bras une paume ouverte vers la fenêtre inondée de pâte

outrémer. Mais c'était sous de bien différents traits que je concevais, enfant, ce départ. « J'en reviendrai riche, ou y mourrai » : cette phrase pourtant bien indigne de mémoire, j'ai dit que cent fois ma grand-mère l'avait exhumée des ruines du temps, avait de nouveau éployé dans l'air son bref étendard sonore, toujours neuf, toujours d'hier; mais c'était moi qui le lui demandais, moi qui voulais entendre encore ce poncif de ceux qui partent : le pavillon qu'à mes yeux il faisait claquer dans le vent, aussi explicite que l'idéogramme aux tibias croisés des Frères de la Côte, proclamait l'inévitable second terme de la mort et la soif fictive de richesses qu'on ne lui oppose que pour mieux s'y abandonner, le perpétuel futur, le triomphe des destins qu'on hâte en s'insurgeant contre eux. Je frissonnais alors du même frisson que celui qui me poignait à la lecture des poèmes pleins d'échos et de massacres, des éblouissantes proses. Je le savais : je touchais là quelque chose de semblable. Et sans doute ces mots, prononcés non sans complaisance par un être désireux de souligner la gravité de l'heure, mais trop mal instruit pour savoir la décupler en feignant de la terrasser sous un « bon mot », et donc réduit, pour en marquer l'insolite, à puiser dans un répertoire qu'il croyait noble, étaient bien en cela « littéraires », certes; mais il y avait bien davantage : il y avait la formulation, redondante, essentielle et sommairement burlesque – et, à ma connaissance, une des premières fois dans ma vie – d'une de ces destinées qui furent les sirènes de mon enfance et au chant desquelles pour finir je me livrai, pieds et poings liés, dès l'âge de raison; ces mots m'étaient une Annonciation et comme une Annoncée, j'en frémissais sans en pénétrer le sens; mon avenir s'incarnait, et je ne le reconnaissais pas; je ne savais pas que l'écriture était un continent plus ténébreux, plus guicheur et décevant

que l'Afrique, l'écrivain une espèce plus avide de se perdre que l'explorateur; et, quoiqu'il explorât la mémoire et les bibliothèques mémorieuses en lieu de dunes et forêts, qu'en revenir cousu de mots comme d'autres le sont d'or ou y mourir plus pauvre que devant – en mourir – était l'alternative offerte aussi au scribe.

Le voilà parti, André Dufourneau. « Ma journée est faite; je quitte l'Europe. » L'air marin, déjà, surprend les poumons de cet homme de l'intérieur. Il regarde la mer. Il y voit les vieux de la campagne perdus sous leur casquette et des femmes toutes noires et nues à lui offertes, les travaux qui font les mains terreuses et les bagues énormes aux doigts des rastaquouères, le mot « bungalow » et les mots « jamais plus »; il y voit ce qu'on désire et ce qu'on regrette; il y voit infiniment miroiter la lumière. Il est accoué au bastingage, assurément: immobile, les yeux vagues et posés sur cet horizon de visions et de clarté, le vent de mer comme une main de peintre romantique défaisant ses cheveux, drapant à l'antique sa veste de coton noir. L'occasion est belle pour tracer de lui le portrait physique que j'ai différé: le musée familial en a conservé un, où il est photographié en pied, dans le bleu horizon de l'infanterie; les bandes molletières qui le guêtrent m'ont permis tout à l'heure de l'imaginer en bas Louis XV; les pouces sont passés dans le ceinturon, la poitrine cambrée, et la pose est celle, fière, au menton relevé, qu'affectionnent les hommes petits. Allons, c'est bien à un écrivain qu'il ressemble: il existe un portrait du jeune Faulkner, qui comme lui était petit, où je reconnais cet air hautain à la fois et ensommeillé, l'œil pesant mais d'une gravité fulgurante et noire, et, sous une moustache d'encre qui jadis

déroba la crudité de la lèvre vivante comme le fracas tu sous la parole dite, la même bouche amère et qui préfère sourire. Il s'éloigne du pont, s'allonge sur sa couchette, y écrit les mille romans dont est fait l'avenir et que l'avenir défait; il vit les jours les plus pleins de sa vie; l'horloge des roulis contrefait celle des heures, du temps passe et de l'espace varie, Dufourneau est vivant comme ce dont il rêve; il est mort depuis longtemps; je n'abandonne pas encore son ombre.

Ce regard qui trente ans plus tard se posera sur moi effleure la côte d'Afrique. On aperçoit Abidjan au fond de sa lagune qu'éreintent les pluies. La barre à Grand-Bassam, que vit et décrivit Gide, est une image de l'ancien *Magasin pittoresque*; l'auteur de *Paludes* prête sagement au ciel son traditionnel aspect de plomb; mais la mer sous sa plume fait image, couleur de thé. Avec d'autres voyageurs que l'histoire oublia, Dufourneau doit pour franchir le mascaret s'élever au-dessus des flots, suspendu dans une balancelle que meut une grue. Puis les gros lézards gris, les petites chèvres et les fonctionnaires de Grand-Bassam; les formalités portuaires et, passé la lagune, la piste vers l'intérieur où naissent, dans la même incertitude, les petites comme les grandes anabases, les éclatants désirs au sein du réel terne : les palmiers doums où dorment des serpents d'or et de glu, l'averse grise sur les arbres gris, les essences hérissées de mauvaises épines et de noms somptueux, les hideux marabouts qu'on dit sages et la palme mallarméenne trop concise pour abriter du soleil, des pluies. La forêt enfin se referme comme un livre : le héros est livré à la chance, son biographe à la précarité des hypothèses.

Après un long silence, une lettre arriva aux Cards, dans les années trente. Le même facteur manchot l'apporta, que Dufourneau jadis guettait au bout du pré, pendant la guerre

et l'enfance. (Je l'ai moi-même connu, retraits dans une petite maison blanche, près du cimetière du bourg; taillant des rosiers dans un jardin minuscule, il parlait haut et volontiers, avec un grassement joyeux.) Et sans doute était-ce au printemps, les draps aujourd'hui en poussière fumaient au soleil, les chairs décomposées souriaient dans l'allégresse de mai; et sous les grappes violemment tendres des lilas, ma mère de quinze ans s'inventait une enfance enfuie déjà. Elle n'avait pas souvenir de l'auteur de la lettre; elle vit ses parents émus jusqu'aux larmes; elle-même, dans la senteur et l'ombre violettes, sacerdotales comme le passé, fut envahie d'une émotion touffue, littéraire, délicate.

D'autres lettres vinrent, annuelles ou bisannuelles, retraçant d'une vie ce qu'en voulait dire son protagoniste, et que sans doute il croyait avoir vécu : il avait été employé forestier, « coupeur de bois », planteur enfin; il était riche. Je n'ai jamais rêvé sur ces lettres, au timbre et au cachet rares – Kokombo, Malamalasso, Grand-Lahou –, qui ont disparu; je crois lire ce que je n'ai jamais lu : il y parlait d'événements infimes et de bonheurs nains, de la saison des pluies et des menaces de guerre, d'une fleur métropolitaine dont il avait réussi la greffe; de la paresse des Noirs, de l'éclat des oiseaux, de la cherté du pain; il y était bas et noble; il assurait de ses meilleurs sentiments.

Je pense aussi à ce dont il ne parlait pas : quelque insignifiant secret jamais dévoilé – non par pudeur sans doute mais, ce qui revient au même, parce que le matériel langagier dont il disposait était trop réduit pour faire état de l'essentiel, et trop intraitable son orgueil pour qu'il permît à l'essentiel de s'incarner en des mots humblement approximatifs –, quelque débauche de l'esprit autour d'un dérisoire appareil, une délectation honteuse en tout ce qui

PIERRE MICHON

Vies minuscules

Huit « vies », se diversifiant comme les branches fortes et libres d'un arbre généalogique mental, composent le roman autobiographique d'un homme incessamment fasciné par l'iniquité de sa présence au monde.

Tentations successives d'un narrateur impatient de se défaire de lui-même, ou de se mieux saisir dans l'imitation d'un modèle béatifié, ces « vies » sont parfois proches d'hagiographies, comme dans une curieuse *Légende dorée* où les miracles seraient réticents. À moins qu'elles ne soient constat de faillite, inlassable répétition d'une même chute qui emporte le narrateur avec ses modèles.

Vies de saints, ou de losers? Vies d'hommes exemplaires, ou désastreux avatars de l'auteur? Des « précurseurs » enfuis, dont l'absence a régné sur sa lointaine enfance aux Cards, à un curé perdu et peut-être sauvé qu'il aurait souhaité d'être, en passant par des frères affrontés comme qui écrit l'est à lui-même, les personnages de ce livre ont une parole exigeante chevillée à un corps défaillant. Ils s'étonnent du visible et du vide étrange qu'y instaurent leurs mots. Ils attendent qu'une grâce, surnaturelle ou langagière, les fasse pareils au visible, suffisants, souverains et peut-être apaisés. Ce sont des auteurs maladroits.

Pourtant, ils ont fait à leur témoin, à leur auteur, quelque chose qui ressemble à un destin. Ils sont la stupéfaction de son enfance, l'égarément de son adolescence, ses tourments désordonnés d'adulte déchiré par la rage d'écrire ainsi que par la conviction d'être le produit d'une déchéance génétique dont l'écriture seule saura le sauver. À la fois visionnaire et précis dans l'évocation d'un univers hanté par ses familiers enfuis ou morts, Pierre Michon se révèle au lecteur comme un romancier aux pouvoirs exceptionnels.

Pierre Michon est né en 1945 aux Cards, près de Châtelus-le-Marcheix, dans la Creuse. Parmi ses ouvrages, Rimbaud le fils, dans la collection L'un et l'autre. Il a obtenu le prix Décembre 2002 pour Corps du roi et Abbés.



9 782070 700387



84-II A 70038 ISBN 2-07-070038-0

Extrait de la publication